

Cependant, pour satisfaire leur appétit, Vasling et ses compagnons avaient égorgé un de leurs chiens fidèles, et personne n'avait pu s'opposer à ce cruel dessein ; ils en firent cuire la chair au feu du poêle, et remplirent ainsi le logement d'une odeur infecte.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et la température s'abaisa extérieurement à trente-cinq degrés, ce qui la rendit supportable. Jean Cornbutte était à l'agonie ; son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs, les yeux de Vasling étaient sans cesse fixés sur lui, et cependant Louis acquit la certitude que les misérables avaient caché le baume si nécessaire, car, se précipitant à l'improviste sur Vasling, il lui arracha un citron que celui-ci s'appropriait à sucer. Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre, il semblait qu'il attendit un jour fixe pour accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède ; la jeune fille alla supplier à genoux André Vasling, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt Vasling dire à ses compagnons :

—Le moment approche, le vieux est moribond, Gervique, Gradlin et Nouquet ne valent guère mieux ; les autres perdent leur force de plus en plus, le moment approche ou leur vie nous appartiendra.

Il fut alors résolu entre Louis et ses compagnons de ne plus attendre ; il fallait profiter du peu de force qui leur restait, ils résolurent d'agir dans la nuit suivante, et de tuer ces misérables, pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu ; Louis se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier à ses compagnons, car leur santé était une question de supériorité.

Louis s'écarta d'environ trois milles du navire, il fut souvent entraîné par des effets de mirage ou de réfractions : c'était imprudent, car il remarqua des traces récentes d'animaux féroces ; il ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche à ses compagnons, marcha devant lui, il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête, le vertige du blanc : la réflexion des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds ; il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affaiblissement irrésistible, l'œil en était imprégné et le regard dévié ; il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche, et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il chassa aussitôt avec ardeurs ; il l'abattit bientôt d'un coup de fusil, et pour aller le prendre, sauta d'un glaçon sur la plaine ; il tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes. Il ne s'était cependant rien brisé dans sa chute, le froid commençait à l'enivahir ; il revint au sentiment de sa conservation, et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là ; il ne comprit pas dans quel but ou brûlait cette graisse ; en tout cas, c'était fort

dangeureux car cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Il reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon ; il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick ; il s'arrêta pour considérer plus attentivement, et sa terreur fut épouvantable, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ils avaient été attirés par cette odeur de graisse, qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, pour ne pas être aperçu d'eux, car c'en était fait de lui. Il en compta trois, qui rôdaient autour du navire, et qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait la *Jeune-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger immense fut connu à l'intérieur du navire. Les étreintes de l'angoisse lui sèrent le cœur. — Quelle force pourrait s'opposer à ces ennemis redoutables ? Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à ses amis dans ce danger commun ? Penellan et les autres, à demi-privés de nourriture, presque engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes terribles qu'excitait une faim insouviée ? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue ?

Louis fit en un instant ces réflexions affreuses. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Il put alors quitter l'abri qui le protégeait ; il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et pénétrer sur le pont ; et rien ne venait les arrêter dans leur marche ! Louis pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons ; mais si ceux-ci allaient monter sur le pont sans être armés, ils étaient inévitablement mis en pièces. Il résolut donc d'attendre, et se prépara à porter secours à ses amis ; mais rien n'indiqua qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger.

XV.

Après le départ de Louis, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagnaient leur lit, pour y retrouver un peu de chaleur. Il était alors six heures du soir, et il se mit à préparer le souper ; il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amolir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling ; celui-ci avait mis à cuire, dans une bassine, le reste du chien égorgé ; le feu était vif, et la graisse, se dégageant des chairs de l'animal, surnageait à la surface.

—J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à Vasling ; pourquoi avez-vous pris ma place ?

—Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit Vasling ; parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper !

—Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, avec dégoût, ou nous verrons !